Philologie italique et latine

Les traditions mythiques sur les origines de Rome

Conférences de l'année 2012-2013

Jorge Martinez-Pinna

Electronic version

URL: <https://journals.openedition.org/ashp/1592>

DOI: 10.4000/ashp.1592

ISSN: 1969-6310

Publisher

Publications de l'École Pratique des Hautes Études

Printed version

Date of publication: 1 September 2014

Number of pages: 111-117

ISSN: 0766-0677

Electronic reference

Jorge Martinez-Pinna, "Les traditions mythiques sur les origines de Rome", *Annuaire de l'École pratique des hautes études (EPHE), Section des sciences historiques et philologiques* [Online], 145 | 2014, Online since 05 December 2014, connection on 06 July 2021. URL: <http://journals.openedition.org/ashp/1592> ; DOI: <https://doi.org/10.4000/ashp.1592>

LES TRADITIONS MYTHIQUES SUR LES ORIGINES DE ROME

Conférences de M. Jorge MARTINEZ-PINNA,
université de Malaga,
directeur d'études invité

La question des origines de Rome peut être abordée sous des angles très différents. Une des manières consiste à en étudier la présentation légendaire. Celle-ci ne se limite pas à la figure de Romulus et à son rôle de fondateur, mais remonte jusqu'à un temps mythique qui fait intervenir des peuples et des personnages de provenances très diverses. En fait, Romulus n'était pas un étranger arrivant dans une terre jusque-là inconnue et déserte, selon le modèle qu'on trouve dans les récits de fondations coloniales grecques, mais une antique figure de la mythologie latine, dont les Anciens ont fait le dernier maillon d'une chaîne qui avait commencé avec Énée. Cependant, lorsqu'Énée arriva dans le Latium, fuyant Troie, il ne trouva pas une terre vide, mais la région était habitée par une population indigène. Ces conférences nous ont permis d'avancer des propositions sur le processus de construction pseudo-historique auquel sont parvenus les auteurs anciens, allant du stade des premiers habitants du Latium à celui de la fondation de Rome, sous sa forme ultime qu'il est possible de considérer comme la vulgate de la tradition.

I. *L'ethnogénèse latine*

La question des origines occupe une place importante dans l'historiographie antique, car la considération attribuée à un peuple est le reflet de son origine. On se trouve en présence d'un cadre fondamental de la pensée ethnographique grecque, qui se montra capable de créer une véritable préhistoire scientifique dans une perspective purement hellénocentrique. Aux yeux des Grecs, il n'existait que deux types d'ethnogénèse, celle qui faisait appel à l'autochtonie et celle qui faisait appel à la migration. La distinction entre ces deux manières de concevoir la naissance d'un peuple recouvrait une différence de valeur, dans la mesure où une origine autochtone correspondait au plus haut degré de noblesse. Au contraire le fait d'être le résultat d'une migration impliquait d'être situé à un niveau inférieur, même s'il existait une différence de degré entre les migrations qui mettaient en jeu un peuple unique, jugées supérieures, et celles qui faisaient intervenir des populations mélangées, jugées inférieures.

Les Latins, y compris ceux de Rome, choisirent une autre voie pour rendre compte de leurs propres origines. En réalité les Grecs ne s'étaient pas préoccupés de l'ethnogénèse latine, d'autant moins que, jusqu'au début du III^e siècle av. J.-C., ils ne faisaient pas la distinction entre les Étrusques et les Latins, et avaient développé, sur les origines des premiers, trois thèses différentes. La question de l'ethnogénèse latine fut posée et développée en milieu indigène. Il en existait deux variantes, une simple et une plus complète. D'après la première, les Latins étaient le résultat de la fusion de deux

peuples, les Troyens, arrivés dans le Latium avec Énée, et les Aborigènes, expression indigène du concept d'autochtonie. Cette vision des origines était déjà celle exposée par Caton, mais elle remonte à une époque antérieure à en juger d'après sa présence implicite chez des auteurs grecs du début du III^e siècle av. J.-C. (le Syracusain Callias, Lycophron). La seconde version fait appel à une série de peuples qui s'établirent successivement dans le Latium, avec des variantes sur l'identité de ces composantes. L'exposé le plus ancien que nous en avons, et en même temps le plus systématique, est celui de Denys d'Halicarnasse, qui y eut recours pour démontrer le caractère hellénique de Rome, et cela depuis les temps les plus reculés. Après un substrat indigène, défini comme formé par les Sicules et qu'il était nécessaire de rejeter à l'extérieur, Denys fait état de la venue dans le Latium de quatre peuples provenant de la zone égéenne, à savoir les Aborigènes, les Pélasges, les Arcadiens et les Troyens. D'autres auteurs (Pline, Solin, le Pseudo-Aurelius Victor) suivirent la même voie, mais avec des modifications, ou bien en introduisant de nouvelles composantes, ou encore en éliminant certaines.

En réalité, il n'existe pas de différences profondes entre ces deux formes de l'ethnogénèse latine. La conception reste fondamentalement la même, mais suit un processus différent. Dans la version plus complète, les Aborigènes sont toujours situés au niveau zéro, et accueillent, les uns après les autres, ceux qui sont arrivés plus récemment. Cela se traduit par un enrichissement culturel, mais non par une modification ethnique. Ces peuples sont aussi mentionnés par les représentants de la version courte, comme Tite-Live, mais alors non sous la forme d'une succession chronologique, mais seulement parce qu'ils fournissent des étymologies pour certains rituels ou certaines coutumes. La priorité chronologique va, comme cela est logique, à la forme simple de la tradition, et c'est à elle que renvoient les témoignages les plus anciens. Puis cette représentation initiale fut enrichie par l'apport de nouveaux éléments : ainsi les Sicules apparurent au moment de l'incorporation de la Sicile dans l'Empire romain, les Pélasges au II^e siècle av. J.-C., lors de l'annexion de la Macédoine et de l'Épire, et les Arcadiens pas avant la fin du III^e siècle av. J.-C.

Cette présentation des origines du peuple latin fut imaginée vers la fin du IV^e siècle av. J.-C. Elle répond à une forme d'ethnogénèse inconnue en Grèce, bien qu'il soit possible qu'elle ait déjà existé en Étrurie. Elle combine les deux types attestés dans le monde grec, l'autochtonie (pour les Aborigènes) et la migration (pour les Troyens). De cette manière, sans renoncer à un rapport lointain avec la Grèce, les Latins affirmaient leur identité propre. Comme le disait le grammairien Servius, *ergo descendunt Latini non tantum a Troianis, sed etiam ab Aboriginibus* (Énéide, 1, 6).

II. Les traditions grecques sur les origines de Rome et du Latium : la question de la légende des origines troyennes en milieu hellénique

Les versions grecques de la fondation de Rome sont très nombreuses, mais il est difficile de les ramener à un cadre précis. Il s'agit de témoignages fragmentaires, qui souvent se bornent à donner la généalogie du fondateur, ce qui donne fréquemment lieu à des variantes d'une même version. En outre la majeure partie est rapportée à des sources anonymes et, lorsqu'un nom est mentionné, il s'agit parfois d'un auteur

inconnu. À notre avis, un critère de classement approprié peut être trouvé dans la distinction de différentes phases dans le type de perception que les Grecs avaient de Rome.

La première phase peut être définie comme celle des contacts les plus anciens, jusqu'à la seconde moitié du ^{iv}^e siècle av. J.-C. Deux points de référence se manifestent pour cette phase, constitués par les figures d'Ulysse et d'Énée, avec bien évidemment des différences entre les deux : Ulysse est présenté chez le Pseudo-Hésiode comme un lointain ancêtre du peuple latin, alors qu'Énée apparaît lié spécifiquement à Rome, dont la fondation lui est attribuée par Hellanicos de Lesbos. Cela permet au héros troyen, toujours de ce point de vue mythique, de devenir le grand protagoniste de l'hellénisation de Rome, ce qui constitue l'apport grec le plus remarquable à la question des origines des Latins et des Romains. Dans cette première phase, Rome apparaît très éloignée des préoccupations des Grecs. Y compris pour les Grecs d'Occident, l'intérêt qu'ils lui portent est limité, comme on le voit par le célèbre fragment d'Antiochos de Syracuse relatif à Sikélos. Au ^{iv}^e siècle av. J.-C., l'image de Rome se fait un peu plus précise, mais ne change pas véritablement. Ainsi, chez Aristote, la perception de Rome reste assez vague, et y domine la curiosité pour des traits particuliers de sa culture et de son histoire. Tout cela est marqué par la confusion dans laquelle les Grecs restaient encore vis-à-vis de la réalité ethnographique italienne : comme le reconnaît Denys d'Halicarnasse. Rome est incluse dans l'univers étrusque, point de référence fondamental de l'Italie pour les Grecs et, fait paradoxal, Rome peut être ressentie comme une cité grecque dans la mesure où elle était comprise comme une cité étrusque.

Vers la fin de la seconde moitié du ^{iv}^e siècle av. J.-C., il se produit un changement dans les relations entre les Romains et les Grecs. Rome est parvenue à occuper une position de premier plan en Italie, ce qui ne pouvait rester inaperçu de la part des Grecs d'Occident. Ceux-ci transmirent les inquiétudes que suscitait chez eux cette situation nouvelle à leurs compatriotes de l'Orient. Dans ce nouveau contexte, les présentations grecques de la fondation de Rome se multiplient, avec un rôle central de l'historiographie grecque occidentale. Les auteurs reprennent des éléments de la tradition antérieure, mais en les transformant. C'est ainsi qu'Énée perd sa place de fondateur de Rome et la figure féminine de Rhômè s'insère dans la généalogie du héros troyen. D'autres figures sont introduites, comme celle de Rhômos, qui assume la qualité de fondateur et d'éponyme, le cas échéant conjointement avec Rhômè. De même on voit apparaître des figures indigènes, comme Latinus et Romulus, ce qui dénote une connaissance des traditions latines ; cependant de tels personnages sont relégués au second plan. Les variantes sont nombreuses, puisque toutes les combinaisons généalogique étaient possibles, et il pouvait aussi bien surgir des versions nouvelles, en marge de la légende troyenne. On constate un changement notable dans la perception de Rome au niveau de ces traditions. Si, dans le récit du Sicilien Alcimos, on assiste à la superposition d'éléments étrusques, grecs et latins, peu de temps après Callias de Syracuse offre une vision de Rome qui la sépare entièrement de l'Étrurie. Ce changement vis-à-vis de Rome permet l'inclusion de traditions latines dans la légende d'Énée, comme on peut le voir chez Timée et encore plus chez Lycophron, qui offre une présentation quasiment à l'état pur de la version lavinate de la légende.

Au début du II^e siècle av. J.-C., la situation subit un changement en relation avec le développement de l'impérialisme romain et le commencement de la conquête de la Grèce. La conjoncture porte dès lors à un renouveau de l'intérêt pour la question des origines de Rome. La décision prise par les Romains d'intervenir en Grèce impliquait qu'ils prissent parti dans le jeu complexe des relations qui existaient entre les Grecs. Les concepts de *syggénéia* et d'*eugénéia*, abondamment utilisés par la diplomatie, revêtaient une importance spécifique pour Rome, dans la mesure où elle n'était pas une cité grecque. C'est pourquoi la légende troyenne joua alors un rôle crucial, avec des prises de position qui n'étaient pas identiques. Les historiens de la Troade jouèrent dans cette affaire un rôle qui n'était pas secondaire. Ces historiens témoignaient d'un grand intérêt pour le passé de leurs cités, qui leur permettait de mettre en valeur leur individualité face aux grandes puissances. Dans un tel contexte, la présence romaine introduisit un élément nouveau, avec des expressions très différentes, mais où la légende troyenne occupait toujours une place centrale. Parfois ces auteurs affichaient des prises de position hostiles aux intérêts romains, mais la majorité des versions que nous connaissons, peut-être comme conséquence de la manière dont se fit leur transmission, fut favorable à Rome. Au moment même où la légende troyenne se voyait attribuer ce nouveau rôle, la tradition proprement romaine était admise par les Grecs, parfois en subissant des modifications. Mais on assiste aussi à une pleine acceptation, dont le premier représentant est Dioclès de Péparéthos, et dont on a un clair indice dans une inscription honorifique de Chios du début du II^e siècle av. J.-C.

III. *La relation entre la légende troyenne et les traditions indigènes*

L'acceptation de la légende troyenne par les Latins remonte au troisième quart du IV^e siècle av. J.-C., mais cette légende suivit dans le Latium un chemin différent de celui qui avait été le sien dans le monde grec. À la suite de l'établissement de la domination romaine sur le Latium, la ville de Lavinium acquit une position de premier plan sur le plan religieux et culturel, ce qui se traduisit immédiatement par une contribution active de cette cité à l'élaboration de la représentation pseudo-historique du plus lointain passé du Latium, en se présentant comme la plus ancienne des cités latines et en se substituant dans ce rôle à Albe à qui cette place était revenue dans la tradition ancienne.

Néanmoins, la fusion de la légende troyenne et de la légende romaine se réalisa d'une manière différente de ce que les Lavinates avaient proposé. L'attitude des Romains envers la figure d'Énée se modifia au cours du III^e siècle av. J.-C., en relation avec sa portée politique accrue. De ce fait, la légende troyenne ne pouvait se limiter à Lavinium, et il était nécessaire d'y inclure Albe, qui intervenait déjà dans la tradition romaine sur Romulus et Rémus. On le constate dans les plus anciennes œuvres littéraires romaines qui avaient une perspective historique, qu'il s'agisse d'œuvres historiographiques ou poétiques. Celles-ci se situent à la fin du III^e siècle av. J.-C., ce qui correspond à une période où la légende troyenne était mise au service des intérêts de Rome.

Naevius et Ennius offrent une vision de la légende troyenne contraire à celle de Lavinium, dans la mesure où Albe y occupe une position de premier plan et apparaît

comme antérieure à l'arrivée d'Énée dans le Latium. Mais cette version n'eut pas de succès. L'impossibilité de renoncer à une origine grecque, origine que seule la figure d'Énée pouvait procurer, obligeait à réaffirmer les racines helléniques de tout le peuple latin, y compris d'Albe. Il fallait donc recourir à la tradition lavinate, qui offrait la seule voie d'accès possible dans le Latium pour Énée et rendait compte de la formation du peuple latin. Il était donc indispensable d'établir une relation entre Lavinium et Albe, qui devint dès lors une fondation d'Ascapne. Ainsi se créa un lien qui, à travers Lavinium et Albe, comprises toutes deux comme des cités troyennes, permettait de garder la connexion mythique entre Rome et la Grèce, mais sans modifier fondamentalement la tradition romaine sur les origines de l'*Urbs*. On observe une construction de ce genre chez Fabius Pictor et, sous sa forme presque définitive, dans les *Origines* de Caton, ce qui formera la base de la tradition jusqu'à Virgile.

IV. Les fondateurs dans la tradition indigène : la légende de Romulus

À en juger d'après les maigres traces qui subsistent de l'ancienne mythologie latine, la figure du héros fondateur de Rome y tient une place remarquable. De cette ancienne mythologie émergent encore Caeculus, le fondateur de Préneste, Cacus ou la personification du héros avorté et surtout Romulus. Du fait qu'il a été promu à la qualité de fondateur de Rome, Romulus jouit d'une faveur que les autres personnages ne purent jamais atteindre. Cependant, même si la littérature ancienne nous fournit un nombre considérable de témoignages sur le personnage, la légende de Romulus est très complexe et nombre de ses éléments sont difficiles à comprendre, ce qui explique les multiples interprétations qui en ont été avancées par les savants modernes.

À notre avis, il est nécessaire pour comprendre la légende de Romulus de la décomposer en trois parties : en premier lieu, la période de sa procréation, de sa naissance et de sa jeunesse ; ensuite, la fondation de Rome elle-même ; enfin l'image de Romulus comme premier roi. Ces trois parties de la geste du fondateur ne furent pas conçues simultanément, mais elles correspondent à divers moments de l'élaboration de la légende. La partie qui fut la plus anciennement élaborée fut certainement la première, lorsque Romulus était associé à son frère Rémus et que tous deux présentaient des traits caractéristiques des héros latins. On peut y reconnaître le véritable Romulus, avant qu'il fût choisi pour répondre à une finalité qui n'était pas originellement la sienne. Cette première phase de la légende va désormais être au centre de notre intérêt.

On a avancé diverses propositions sur l'origine de la légende, l'hypothèse qui a eu le plus de succès étant celle qui lui attribue une origine grecque. On fait intervenir à ce propos le nom de Dioclès de Péparéthos, cet auteur grec que Plutarque affirme avoir été la source de Fabius Pictor. Mais la légende de Romulus et Rémus est une légende indigène et il n'est pas besoin de supposer l'intervention de Grecs, quand bien même il est certain que Fabius Pictor suivit le modèle de l'historiographie hellénistique lorsqu'il rédigea ses *Annales*. Mais même alors on ne voit pas quelles raisons, si ce n'est une confiance excessive dans le témoignage de Plutarque, obligent à accepter l'idée que la première mise en forme de la légende dans la littérature fut celle de Dioclès. Il se peut que Fabius n'ait eu aucune connaissance de l'œuvre de Dioclès et, familier comme il l'était de l'historiographie hellénistique, il n'en avait nul besoin non plus comme modèle.

Les éléments dont se compose la légende romaine s'intègrent sans difficulté dans le fonds mythographique latin. C'est le cas pour les parents des jumeaux. Le père était le dieu Mars, tandis que la mère est connue sous deux noms d'origine grecque, Ilia (qui est le nom le plus ancien) et Rhéa. Mais cette absence de nom indigène ne prouve rien d'autre que le peu d'importance de la figure de la mère, trait qu'on retrouve pour d'autres héros latins. Cette mère est toutefois qualifiée de vestale, ce qui renvoie à une strate ancienne de la légende, puisque Vesta et Vulcain, qui représentent le feu créateur, participent activement à la conception des héros latins.

Le premier épisode de la vie de Romulus et Rémus est celui de leur exposition. Abandonnés sur une nacelle qui aborde au pied du Palatin, les jumeaux sont allaités par une louve avant d'être recueillis par le berger Faustulus. Le point le plus remarquable est sans doute la présence de la louve, qui se substitue dans son rôle nourricier à la mère biologique des enfants. Son intervention est de nature providentielle, comme si elle avait été envoyée par la divinité, ce qui s'explique par le fait que la louve appartient au cercle du dieu Mars. Après avoir bénéficié des soins de leurs parents adoptifs, Faustulus et Acca Larentia, Romulus et Rémus passent leur enfance dans le domaine du dieu Faunus, dans un monde sauvage où ils acquièrent les qualités indispensables pour réintégrer le monde de la civilisation et y exercer un rôle de chef. Il s'agit donc d'une étape initiatique.

Cette phase de formation se termine de la seule manière possible : les jumeaux apprennent leur origine et détrônent le tyran Amulius. Numitor devient donc le nouveau roi d'Albe et Romulus et Rémus décident de fonder une cité. C'est alors que commence la deuxième partie de la légende, celle qui concerne la fondation de Rome. Le rôle de fondateur échoit exclusivement à Romulus, qui assume en un certain sens l'aspect d'un *oikistès* grec. Mais ce n'est pas totalement vrai, car le récit de fondation de la ville comporte des éléments étrusques (Rome naquit *Tusco ritu*) et indigènes (comme l'enlèvement des Sabines lors de la célébration de jeux).

Romulus fut le seul fondateur de Rome. Mais alors pourquoi Rémus ? pourquoi créer un frère si c'est pour l'éliminer immédiatement ? On est là devant un problème difficile à résoudre et devant lequel la prudence est de mise. La gémellité de Romulus et Rémus est un trait original de la légende, avec la particularité que les deux frères sont fils du même père, le dieu Mars, qu'ils sont *Martigenae*. Cette origine commune leur fournit à tous les deux le même point de départ pour parvenir à une condition héroïque, ce qui explique qu'aucune différence ne se manifeste entre eux durant la période de formation. À notre avis, l'explication la plus probable est que Romulus et Rémus appartenaient l'un comme l'autre à l'ancienne mythologie latine, avant que leur légende fût utilisée par les Romains et adaptée afin d'en faire un récit de fondation. La primauté de Romulus, fondateur unique, est due à des raisons d'éponymie, et pour cette raison il fallait éliminer Rémus. La mort de Rémus est la conséquence de la fondation de la cité et de la nécessité qu'il y ait un seul roi.

La forme originale de la légende, que connaissait déjà Ennius, relatait que Rémus fut tué par son frère lorsqu'il franchit la muraille que le fondateur était en train d'élever. Le fratricide est un acte négatif, qui pourtant ne ternit pas l'image de Romulus, dans la mesure où sa réaction violente à l'encontre de Rémus se comprend comme le châtiement mérité de celui qui a violé la limite religieuse et juridique de Rome. La discipline

inflexible des Romains ne s'arrêtait pas devant les liens de parenté les plus proches, attitude qui ressort des valeurs traditionnelles et de l'égalité de tous devant la loi. Ainsi la mort de Rémus frappé par son frère devient le modèle du châtimement exemplaire et de l'inflexibilité de la loi.

Une autre question difficile est celle de la chronologie : quand la légende de fondation de Rome fut-elle créée ? Les témoignages les plus anciens datent de la seconde moitié du IV^e siècle av. J.-C. : il s'agit d'une part d'un fragment de l'auteur sicilien Alcimos, qui mentionne Romulus et Alba, mais dans un cadre différent de celui de la tradition romaine, et d'autre part d'un miroir de Préneste, sur lequel figure la scène de l'allaitement des jumeaux par la louve, ainsi que des personnages d'interprétation difficile, dans ce qui paraît être une *interpretatio Praenestina* de la légende romaine, alors encore en phase de formation. Cette légende est antérieure à ces témoignages, mais elle ne l'est pas nécessairement de beaucoup. Nous avons vu que la légende se laisse décomposer en deux séquences : l'étape préalable à la fondation et la fondation proprement dite. La première partie est plus ancienne, car elle est enracinée dans le fonds mythographique latin et fait intervenir le couple des deux frères. La partie suivante est en revanche plus récente, avec Romulus comme protagoniste unique et Rémus condamné à disparaître. Notre avis est que le IV^e siècle av. J.-C. constitue l'époque la plus appropriée pour la création de la légende de fondation de Rome, lorsque les Romains commencèrent à se préoccuper de l'histoire la plus ancienne de leur ville.